



CHANTS
DU CAUCHEMAR
ET DE LA NUIT

THOMAS
LIGOTTI



Dystopia Workshop

Chants du cauchemar et de la nuit

Thomas Ligotti

Choix, présentation et traduction : Anne-Sylvie Homassel

Relecture : Bertrand Bonnet

Couverture : Stéphane Perger

© Dystopia Workshop 2014

11, square Lamartine 91000 Évry

www.dystopia.fr

Imprimé par Nouvelle Imprimerie Laballery,
rue Louis-Blériot BP 61 58502 Clamecy Cedex

Maquette : David Bosman, Laure Afchain

Dépôt légal : octobre 2014

ISBN 979-10-91146-13-5 EAN 9791091146135

Chants du cauchemar et de la nuit

Thomas Ligotti

Nouvelles choisies, présentées
et traduites de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel

Premières publications en anglais

Nouvelles extraites du recueil *Songs of a Dead Dreamer* (1985, Silver Scarab Press, réédité et augmenté en 1989, Robinson, puis en 2010 chez Subterranean Press) :

Petits jeux (*The Frolic*) (première publication en revue : 1982, in *Fantasy Tales*)

Rêve d'un mannequin (*Dream of a Mannikin*) (première publication en revue : 1982, in *Eldritch Tales*)

Le Chymiste (*The Chymist*) (première publication en revue : 1981, in *Nyctalops*)

L'Art perdu du crépuscule (*The Lost Art of Twilight*) (première publication en revue : 1986, in *Dark Horizon*)

Dr Voke et Mr Veech (*Dr Voke and Mr Veech*) (première publication en revue : 1983, in *Grimoire*)

Nouvelles extraites du recueil *Grimscribe* (1991, réédité en 2011 chez Subterranean Press)

Vastarien (*Vastarien*) (première publication en revue : 1987, in *Crypt of Cthulhu*)

Nethescurial (*Nethescurial*)

Miss Plarr (*Miss Plarr*)

L'Ombre au fond du monde (*The Shadow at the Bottom of the World*) (première publication en revue : 1990, in *Fear*)

Nouvelles extraites du recueil *Noctuary* (1994, réédité en 2012 chez Subterranean Press)

Conversations dans une langue morte (*Conversations in a Dead Language*) (première publication en revue : 1989, in *Deathrealm*)

Le Tsalal (*The Tsalal*)

Une douzième nouvelle, **Les Cocons** (*The Cocoons*) (première publication en revue : 1991, *Weird Tales*), extraite du recueil *Grimscribe*, sera publiée en version électronique et en papier dans l'*Anthologie 02*. Toutes ces nouvelles ont également été reprises dans le recueil *The Nightmare Factory* (1996, Carroll and Graf)

Préface

Cela fait plus d'une dizaine d'années que *The Nightmare Factory*, épaisse compilation qui comportait tout ou partie des quatre premiers recueils de Thomas Ligotti (*Songs of a Dead Dreamer*, *Grimscribe*, *Noctuary* et *Teatro Grottesco*) contamine tranquillement ses quelques voisins dans ma bibliothèque. Il m'avait été envoyé par l'auteur en des temps anciens pour un projet de traduction qui aura mis plus d'une décennie, donc, à voir le jour. L'œuvre de Thomas Ligotti est trop peu connue en France, où cinq seulement de ses nouvelles avaient été traduites et publiées à la toute fin du xx^e siècle : situation étonnante, si l'on considère le rayonnement profond de l'écrivain aux États-Unis, son pays d'origine et de résidence, et dans le monde anglo-saxon en général – mais aussi les contrées littéraires qu'il arpente. Si Poe et Lovecraft trouvent des lecteurs en France (et en français), pourrait-on se dire, il devrait en être de même pour Ligotti, qui chasse sur des terres voisines.

Comment les caractériser, ces contrées, sans tomber dans les généralisations hâtives dont une certaine critique littéraire est si friande (« horreur psychologique », « *hard science* » et autres petites boîtes où l'on aime à enfermer les livres, comme autant de papillons crucifés) ? Les mondes de Ligotti, dont les onze nouvelles qui suivent donneront aux lecteurs un premier aperçu, paraissent constitués pour partie d'une matière noire qui les double et s'entremêle à leur réalité sensible. Il n'est pas tant question de surnaturel dans ses villes de bord d'abîme que d'une sous-nature

primordiale qui affleure, sous le regard parfaitement dessillé de l'auteur, chaque fois qu'elle le peut. Ainsi des paysages de « Nethescurial », modelés par l'entité souterraine qui les gouverne, des automnes extravagants de « L'ombre au fond du monde » ou de ce que le narrateur du « Chymiste » lit dans les ruines urbaines. Ou, plus subtilement encore, des autres mondes que l'enfant de « Miss Plarr » dessine, en sismographe fidèle et semi-conscient de ces manifestations. Avec une ironie qui devrait séduire aussi les amateurs de méta-littérature (s'il en reste), Ligotti introduit dans ses nouvelles les notions mêmes de livres et de cartographies de ces mondes – dont ces représentations sont tout autant des incarnations. Ainsi du Tsalal, île créée par Poe et revenant chez Ligotti comme livre, religion, abîme. De Nethescurial, île de même, idole et destruction. Ou de Vastarien, ville, livre et néant. À noter que ces trois « lieux » donnent aussi leur titre aux nouvelles où ils apparaissent, bouclant la boucle.

Titubant sur les zones frontières, les individus (et les lecteurs – et le traducteur) qui peuplent ces mondes souffrent, ou se réjouissent, d'une semblable multiplicité de matière. Si Ligotti ne néglige pas complètement les formes traditionnelles du fantastique et de l'horreur (on croisera tout de même chez lui quelques vampires, deux ou trois fous criminels, des assassins d'enfants et des citrouilles de Halloween), ses créations sont pour l'essentiel idiomatiques. Les marionnettes, les pantins (ou les corps vides) abondent, réceptacles de toutes matières, vivantes ou sombres. Parfois aussi, parodies ambulantes du vivant, liens corporels entre les mondes. Comme Ligotti le rappelle dans son *Conspiracy against the Human Race* (recueil d'essais paru chez Hippocampus Press en 2010) : « Nous

allons parmi les choses vivantes, marionnettes de la nature à la tête creuse. Mais nos têtes à nous sont ailleurs – en un monde autre, dans lequel toutes les marionnettes subsistent, non à l'intérieur du vivant mais hors de lui. Nous sommes ces marionnettes, ces marionnettes *humaines*.»

Le pessimisme de Ligotti plongera peut-être les lecteurs dans un atroce et réjouissant dilemme (comment – et pourquoi – prendre du plaisir à l'exposition de la vanité essentielle de l'existence, que l'auteur qualifie de « nocivement inutile » ?) Il a fait ces derniers temps l'objet d'une intéressante polémique, à l'occasion de la sortie aux États-Unis de la première saison de *True Detective*, série télévisée écrite par Nic Pizzolato. Quelques connaisseurs de l'œuvre de Ligotti ont décelé dans les dialogues de cette première saison une influence de *The Conspiracy against the Human Race*, si notable et si peu avouée qu'elle confinait pour eux au plagiat. Le scandale est sans doute ailleurs : en empruntant à Ligotti quelques dizaines de lignes sur l'horreur de l'existence sans pour autant se risquer à le suivre dans son exploration intime, chirurgicale, sombrement jubilante des mondes que dévoile la perception même de cette horreur, Pizzolato banalise une œuvre et une vision d'un singulier courage. Enracinées, il est vrai, dans un maniement du langage, des mots et de leurs redoutables incarnations, qui défie l'adaptation visuelle et préfère sans doute se déployer dans le livre puis, vicieux parasite, dans le cerveau du lecteur.

Auquel on offre donc, en toute confiance, les pages qui suivent.

Anne-Sylvie Homassel

Petits jeux

Dans une élégante demeure d'un des beaux quartiers de la ville – Nolgate, où se trouve la prison de l'État –, le Dr Munck parcourait le journal du soir tandis que sa jeune épouse se prélassait sur un canapé, embrassant paresseusement du regard le brillant défilé d'un magazine de mode. Leur fille Mina était dans sa chambre, à l'étage, endormie, ou s'accordant le plaisir clandestin de regarder la télévision après l'extinction des feux – elle avait reçu un poste flamboyant neuf pour son anniversaire, la semaine précédente. Si tel était le cas, cette violation des règles était passée inaperçue de ses parents : pas un bruit ne troublait la tranquillité du salon. Le quartier n'était pas plus animé, du reste – et cela, quelle que fût l'heure. C'était le cas dans tout Nolgate, bourgade à peu près dénuée de toute vie nocturne, à l'exception peut-être du bar où se retrouvaient les gardiens de la prison. Cette permanente quiétude rendait la femme du docteur quelque peu nerveuse – comment vivre en un lieu qui semblait à des années-lumière de la grande ville la plus proche ? Cependant Leslie ne se plaignait pas de la léthargie de leurs existences. Son mari, elle le savait, était entièrement dévoué aux exigences de son nouveau poste. Ce soir, pourtant, peut-être allait-il encore faire montre de ces symptômes de désillusion dont elle avait soigneusement noté l'apparition ces derniers temps.

— Alors, David, cette journée de travail ? Ça s'est bien passé ? demanda-t-elle en lui lançant un regard radieux par-dessus la couverture de son magazine, sur laquelle une autre

paire d'yeux rayonnait de tout son éclat glacé. Tu n'as pas dit grand-chose à table.

— Ça s'est passé comme d'habitude, répondit le Dr Munck sans baisser son quotidien local ni, par conséquent, regarder sa femme.

— Tu préfères ne pas en parler? C'est cela que ça veut dire?

Il reblia le journal vers l'avant; le haut de son corps réapparut.

— À ton avis?

— Oui, j'en ai bien l'impression. Ça va, David?

Elle posa le magazine sur la table basse, offrant à son mari toute son attention.

— Si ça va? Je suis dans les affres du doute.

Ceci fut prononcé avec une sorte de recueillement lointain. Leslie y vit l'occasion de pousser son interrogatoire un peu plus loin.

— Et de quoi doutes-tu, par exemple?

— Par exemple? De tout, répondit-il.

— Veux-tu que je nous serve quelque chose à boire?

— Ce serait très bien venu.

Leslie se dirigea vers l'autre bout du salon, où se dressait un vaste buffet dont elle tira quelques bouteilles et quelques verres. Elle rapporta de la cuisine un seau de plastique marron rempli de glaçons. L'opulent silence de la pièce n'était troublé que par les bruits de ses préparatifs. Les rideaux étaient tirés sur toutes les fenêtres, à l'exception de celle devant laquelle posait une Aphrodite sculptée, dans un coin du salon. La croisée donnait sur une rue déserte, éclairée par les lampadaires et un fragment de lune, au-dessus des feuillages abondants et printaniers des arbres.

— Voilà voilà. Un petit verre pour mon chéri qui se donne tant de peine, dit-elle en lui tendant un verre dont la base était fort épaisse et la forme presque imperceptiblement évasée.

— Merci, j'avais vraiment besoin de ça.

— Pourquoi donc? Des soucis à l'hôpital?

— Si tu pouvais utiliser un autre terme que celui d'hôpital. C'est une prison, comme tu n'es pas sans le savoir.

— Oui, bien sûr.

— Tu peux donc te servir de ce mot-là de temps en temps, *prison*.

— D'accord. Alors comment ça se passe à la prison, mon chéri? Le chef est sur ton dos? Les prisonniers se manifestent?

Leslie se reprit avant que la conversation ne tourne à l'aigre. Elle avala une bonne gorgée et retrouva son calme.

— David, je ne voulais pas te blesser. Je suis désolée.

— Non, c'est mérité. Je projette ma colère sur toi. Je crois que tu sais depuis quelque temps ce que je ne puis admettre moi-même.

— C'est-à-dire? suggéra Leslie.

— C'est-à-dire qu'il se peut fort que la décision que j'ai prise de m'installer ici et de consacrer toutes mes forces de psychologue à cette sainte mission n'était pas des plus sages.

Cette réplique dénotait un découragement plus profond encore que ce qu'avait espéré Leslie, sans pour autant la reconforter comme elle s'y attendait. Au loin retentissait le bruit de freins du camion de déménagement se garant devant la maison, mais il n'était plus si doux que naguère.

— Tu disais que tu voulais t'attaquer à autre chose qu'au traitement des névroses urbaines. Qu'il te fallait un travail qui ait plus de sens, qui te mette au défi.

— Ce que je voulais, en masochiste que j'étais, c'était un poste ingrat, impossible. Et je l'ai eu, en effet.

— Est-ce aussi inquiétant que cela? s'enquit Leslie, qui avait de la peine à croire qu'elle pût poser cette question, vu la gravité de la situation, avec un scepticisme aussi encourageant.

Elle se félicita d'avoir su faire passer l'amour-propre de David devant son propre désir de changer d'atmosphère, aussi important qu'il fût sans doute pour elle.

— Je le crains fort. La première fois que j'ai visité l'unité psychiatrique de la prison et rencontré les autres praticiens, je me suis juré de ne pas devenir aussi désespérément cynique qu'eux. J'allais réagir autrement. Je me suis terriblement surestimé. Aujourd'hui, une fois de plus, l'un des garçons de salle a été rossé par deux prisonniers. Ah, « patients », excuse-moi. La semaine dernière, c'était le Dr Valdman. Raison pour laquelle j'étais si nerveux lors de l'anniversaire de Mina. Jusqu'ici, j'ai eu de la chance. Ils se contentent de me cracher dessus. Eh bien, pour ce qui me concerne, ils peuvent continuer à pourrir dans ce trou à rat.

David sentit ses propres paroles flotter dans le salon, souillant la sérénité des lieux. Jusqu'ici, cette demeure avait constitué un havre, une île hors de portée des miasmes de la prison, énorme bâtiment érigé au-delà des limites de la ville. Désormais, l'empreinte psychique de la maison d'arrêt faisait fi de l'éloignement matériel. La distance intérieure se rétractait et David avait l'impression que les épaisses murailles de la prison pesaient de toute leur ombre sur les rues paisibles du quartier.

— Sais-tu pourquoi j'étais en retard ce soir? demanda-t-il à sa femme.

— Non, pourquoi?

— Parce que j'ai passé des heures à discuter avec un type qui n'a pas encore de nom.

— Tu m'en as déjà parlé, non ? Celui qui ne veut dire à personne d'où il vient, ni comment il s'appelle ?

— Exactement. Il illustre à merveille la pernicieuse monstruosité du lieu. Il est magnifique, ce gaillard. Un cas d'école. La folie la plus totale combinée à une ruse aiguë. Son charmant petit jeu des noms lui a permis d'être considéré inadapte au reste de la population carcérale, si bien que nous en avons hérité au département psychiatrique. D'après lui, en fait, des noms, il en a en abondance, pas moins de mille, mais aucun qu'il condescende à prononcer en présence de quiconque. Difficile d'imaginer qu'il puisse en posséder un comme tout le monde. Et nous voilà avec ce type sur les bras, sans nom mais avec tout le reste.

— C'est ainsi que vous l'appellez, « sans nom » ?

— Nous devrions peut-être. Mais non, nous ne l'appelons pas « sans nom ».

— Alors comment faites-vous ?

— Eh bien, il a été condamné sous le nom de John Doe¹, qui sert depuis à le désigner. Personne n'a encore réussi à mettre la main sur son dossier administratif. C'est comme s'il était tombé de nulle part. Ses empreintes ne correspondent à aucun relevé criminel. On l'a arrêté alors qu'il se trouvait dans une voiture volée, garée devant une école primaire. Un voisin perspicace l'a signalé : l'individu avait l'air suspect et traînait souvent dans les environs. Tout le monde était sur les dents, j'imagine, avec toutes ces disparitions autour de l'école. Notre homme était sous surveillance policière lorsqu'il a fait monter

¹ « John Doe » est le terme qui, aux États-Unis, désigne une personne anonyme de sexe masculin, liée à un crime (auteur, suspect ou victime) (NdT).

une nouvelle victime dans sa voiture. C'est alors qu'il a été interpellé. Mais lui a une version quelque peu différente des événements. Il dit qu'il était parfaitement conscient d'être surveillé et qu'il s'attendait à être arrêté, condamné et incarcéré. Et que, du reste, il le souhaitait.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Qui sait ? Demander à un psychopathe d'expliquer ses actes, ça ne sert qu'à brouiller un peu plus les cartes. Et ce John Doe est le chaos personnifié.

— Que veux-tu dire par là ? demanda Leslie.

Son mari eut un bref éclat de rire, auquel succéda le silence, comme s'il s'évertuait à chercher les mots justes.

— Soit. Voici un petit extrait de l'entretien que j'ai eu avec lui aujourd'hui. Je lui ai demandé s'il savait pourquoi il était incarcéré. « Pour mes petits jeux », m'a-t-il dit. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » ai-je demandé. Et voici ce qu'il a répondu : « Méchant, méchant, méchant. Vous êtes un méchant, voilà ce que vous êtes. » Cette litanie enfantine me donnait, d'une certaine façon, l'impression qu'il imitait ses victimes. J'en avais déjà plus qu'assez, à ce moment, et pourtant, bêtement, j'ai décidé de poursuivre la conversation. « Savez-vous la raison pour laquelle vous ne pouvez pas sortir d'ici ? » lui ai-je tranquillement demandé, ce qui était une médiocre variante de la question précédente. « Qui dit que je ne peux pas sortir ? Quand j'en aurai envie, je partirai. Mais ce n'est pas encore le cas. » « Et pourquoi donc ? », ai-je, bien sûr, poursuivi. « Je viens d'arriver, a-t-il dit. J'avais envie de prendre des vacances. Les petits jeux que je pratique, c'est épuisant, parfois. Je veux être avec tous les autres. Une atmosphère des plus excitantes, j' imagine. Quand pourrai-je les retrouver ? Quand ? » Incroyable, non ? Mais il serait cruel de le mêler au tout-venant. Je ne

dis pas qu'il ne mérite pas cette cruauté. Les prisonniers ordinaires n'ont guère d'indulgence pour les crimes dont Doe s'est rendu coupable. Ils se disent que ça leur donne une mauvaise réputation, eux qui ne sont que de banals voleurs à main armée, meurtriers et autres. On a toujours besoin de se sentir meilleur que quelqu'un d'autre. Nul ne peut savoir ce qui se passerait si nous le transférions avec les prisonniers et qu'ils découvraient la nature de ses crimes.

— Alors il effectuera toute sa peine dans l'unité psychiatrique? demanda Leslie.

— Ce n'est pas ce qu'il pense, lui. Souviens-toi : le quartier de haute sécurité, c'est l'idée qu'il se fait d'un camp de vacances. Il peut sortir quand il le veut, dit-il.

— Le peut-il vraiment? demanda Leslie d'une voix d'où toute ironie était fermement bannie.

C'était la crainte la plus prégnante que lui donnait leur situation d'habitants d'une ville carcérale : savoir qu'ils vivaient à proximité d'une meute de démons fomentant leur évasion de cellules dont les murs, à ses yeux, tenaient plus du papier que de la brique. Le principal reproche qu'elle faisait au poste de son mari était la nécessité dans laquelle elle se retrouvait d'élever un enfant dans cet environnement.

— Je te l'ai déjà dit, Leslie, rares sont ceux qui ont réussi à s'évader de cette prison. Et si un détenu parvient à franchir l'enceinte, son premier réflexe est toujours d'assurer sa survie au plan pratique. Il essaie donc de s'éloigner le plus possible de la ville, laquelle, en cas d'évasion, est pourtant l'endroit le plus sûr pour lui. De toute façon, la plupart des évadés sont appréhendés dans les heures qui suivent leur disparition.

— Mais lorsqu'on a affaire à un John Doe? A-t-il des réflexes de survie, lui? Tu ne crois pas qu'il resterait dans

les environs, à commettre ses horreurs dans l'endroit qui lui convient ?

— Les gens comme lui ne s'évadent pas, dans la logique des choses. Les murs, ils se jettent dessus. Et non par-dessus, si tu vois ce que je veux dire.

Oui, elle voyait, lui répondit-elle, ce qui n'atténua en rien la vigueur de ses craintes, lesquelles trouvaient leur origine dans la prison imaginaire d'une ville imaginaire, où tout pouvait arriver – tout ce qui frôlait l'horrible. Elle n'avait jamais eu de penchant pour le morbide, dont l'intrusion dans sa personnalité la révoltait. Et bien qu'il fût prompt à lui vanter l'efficace sécurité de la prison, David, de même, paraissait extrêmement troublé. Assis, immobile à l'extrême, le verre coincé entre les genoux, il semblait tendre l'oreille.

— Ça ne va pas, David ? demanda Leslie.

— J'ai cru entendre... un bruit.

— Quel genre de bruit ?

— J'aurais du mal à le décrire précisément. Un bruit lointain.

Il se leva et regarda autour de lui, comme pour voir si ce son avait laissé quelque indice révélateur dans la tranquillité qui enveloppait la maison ; quelque souillure sonore imprimée dans les murs.

— Je vais monter voir Mina, dit-il en posant son verre sur la table, près de son fauteuil.

Il traversa le salon, monta les trois volées de marche de l'escalier, jusqu'au couloir de l'étage. Passant la tête dans l'embrasure de la chambre de sa fille, il la vit, fragile silhouette plongée dans un repos paisible, enserrant dans son sommeil un Bambi en peluche. Elle dormait encore parfois avec un compagnon inanimé, même si elle était à présent

un peu grande pour cela. Mais son psychologue de père veillait à ne pas remettre en question ce droit à un réconfort enfantin. Avant de sortir de la chambre, le Dr Munck baissa la fenêtre, qu'il avait trouvée entrouverte sur l'air tiède du soir de printemps.

Lorsqu'il revint dans le salon, ce fut pour énoncer ce message merveilleusement banal : Mina dormait tranquillement. Leslie prépara deux autres whiskies, geste qui n'était pas exempt d'un soupçon de soulagement festif.

— David, reprit-elle, tu disais que tu avais eu une « discussion trop longue » avec ce John Doe. Non que je sois ternaillée par une curiosité morbide, mais ne t'a-t-il jamais révélé quoi que ce soit sur sa personnalité ? Le moindre petit détail ?

— Oh, mais bien sûr, répondit le Dr Munck en faisant rouler un glaçon sous son palais.

Sa voix était moins tendue à présent.

— En un sens, il ne m'a rien caché. Mais rien de ce qu'il m'a dit n'a de signification – c'est le délire d'un fou. Je lui ai demandé, avec une sorte de détachement intéressé, d'où il venait. « De nulle part », m'a-t-il répondu, en vrai crétin psychotique. « Nulle part ? » ai-je insisté. « Oui, exactement, Herr Doktor. Je ne suis pas de ces prétentieux qui se donnent des airs et qui veulent vous faire gober qu'ils viennent de je ne sais quel fameux recoin géographique. Gé-og-ra-phi-que. Drôle de mot. J'aime bien toutes les langues que vous avez. » « Où êtes-vous né ? » lui ai-je alors demandé, en une variation habile de la question précédente. « Quelle époque avez-vous en tête, espèce de méchant ? » m'a-t-il répliqué, et ainsi de suite. Je pourrais continuer longtemps...

— Je dois dire que tu l'imites très bien, ce John Doe.

— Merci, mais sur la longueur, je perds mes moyens. Il me serait difficile d'imiter toutes les voix qu'il emprunte, ses accents, ses niveaux de culture. Il n'est pas impossible qu'il souffre d'un mal qui s'apparente au syndrome des personnalités multiples. Je ne sais pas. Il faudrait que j'écoute les enregistrements de nos conversations, pour voir s'il y a dans son discours quelque cohérence – quelque chose, peut-être, dont la police pourrait se servir pour établir la véritable identité de ce type. Ce qui est tragique, dans cette affaire, c'est que son identité légale n'apporterait pas grand-chose à l'enquête : elle permettrait tout juste de reconstituer une partie du puzzle. Ses victimes sont mortes – et toutes, sans exception, dans des circonstances atroces. À l'heure actuelle, c'est la seule chose qui importe. Ah, certes, il fut un temps où il était l'enfant de quelqu'un. Mais je ne vais pas feindre plus longtemps de me soucier de sa biographie – le nom qui figure sur son certificat de naissance, la ville où il a grandi, les événements qui l'ont modelé, tout cela m'est égal. Je ne suis pas un esthète de la maladie. Je n'ai jamais voulu me contenter d'étudier les maladies mentales sans essayer d'améliorer l'état des patients. Pourquoi perdre mon temps à aider quelqu'un comme ce John Doe ? Nous ne vivons pas dans la même sphère psychologique que lui. Autrefois, je croyais en la réhabilitation. Je ne voulais pas d'une approche purement coercitive des conduites criminelles. Mais ces individus, ces *choses* qui peuplent la prison... Je ne les vois plus que comme une souillure sur notre monde. Qu'ils aillent au diable. Qu'on les réduise en purée et qu'on en fasse de l'engrais. Voilà ce que j'en dis.

Le Dr Munck vida son verre avec une telle avidité que les glaçons s'entrechoquèrent.

— Tu en veux un autre ? demanda Leslie, du baume dans la voix.

David sourit, sa harangue réactionnaire l'ayant quelque peu soulagé de sa colère.

— Oui, buvons un bon coup et lâchons-nous, tu veux ?

Poursuivre la lecture de
Chants du cauchemar et de la nuit

Table des matières

Préface d'Anne-Sylvie Homassel	7
Petits jeux	11
Rêve d'un mannequin	33
Le Chymiste	54
L'art perdu du crépuscule	71
Dr Voke et Mr Veech	96
Vastarien	111
Nethescurial	132
Miss Plarr	153
L'Ombre au fond du monde	167
Conversations dans une langue morte	183
Le Tsalal	201

Du même éditeur en papier



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli
Couverture de Stéphane Perger

978-2-35346-021-2 | 320 pages – 15 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,
Stéphane Perger

978-2-9535951-0-9 | 150 pages – 10 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi
Couverture de Stéphane Perger
Grand Prix de l'Imaginaire 2012
catégorie « Nouvelle étrangère »
pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-3-0 | 220 pages – 15 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati
Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-1-6 | 320 pages – 15 €



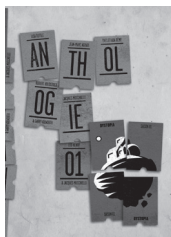
Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

978-2-9535951-9-2 | 160 pages – 10 €



Anthologie 01

Dystopia

Couverture de Laurent Rivelaygue

979-10-91146-01-2 | 288 pages – 15 €



Tadjélé – Récits d'exil

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Laurent Kloetzer, Stéphane Perger

979-10-91146-00-5 | 352 pages – 20 €



Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

979-10-91146-03 | 352 pages – 20 €

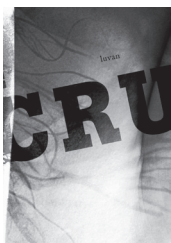


Sur le fleuve

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-04-3 | 204 pages – 10 €



Cru

Iuvan

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-05-0 | 192 pages – 10 €



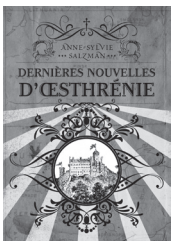
Les Chambres inquiètes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit

par Nathalie Serval

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-09-8 | 368 pages – 15 €



Dernières nouvelles d'Esthrénie

Anne-Sylvie Salzman

Couverture de Laurent Rivelaygue

979-10-91146-11-1 | 320 pages – 15 €

Du même éditeur en numérique

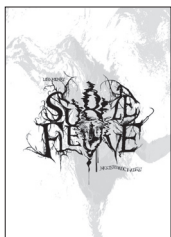


Les Soldats de la mer

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon
et Laure Afchain

979-10-91146-02-9 | Nouvelles – 6 €



Sur le Fleuve

Léo Henry et Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-9535951-8-5 | Roman – inédit – 6 €



Les Cahiers du Labyrinthe – Redux

Léo Henry

Couverture de Laure Afchain

978-2-9535951-5-4 | Nouvelles – 6 €



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit

par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012

catégorie « Nouvelle étrangère »

pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-4-7 | Nouvelles – 6 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-2-3 | Nouvelles – 6 €



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

979-10-91146-07-4 | Nouvelles – 6 €

Uniquement en version PDF



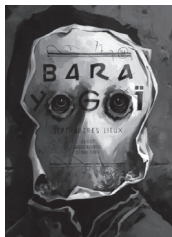
Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon

et Laure Afchain

979-10-91146-08-1 | Récits – 3 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,
Stéphane Perger

978-2-9535951-7-8 | Nouvelles – 3 €



Tous nos livres numériques sont vendus
aux formats PDF et EPUB sans DRM,
en exclusivité sur le site de l'association
<http://e.dystopia.fr/>

À paraître chez Dystopia

EN PAPIER

—

Le Mont 84

roman d'Yves et Ada Rémy

Le Chien a des choses à dire

de Jean-Marc Agrati (réédition)

La Maison du Cygne

roman d'Yves et Ada Rémy (réédition)

Anthologie 02

EN NUMÉRIQUE

—

Cru

de luvan

Le Chien a des choses à dire

de Jean-Marc Agrati (réédition)

Chants du cauchemar et de la nuit

de Thomas Ligotti, nouvelles choisies, présentées
et traduites par Anne-Sylvie Homassel

Dernières nouvelles d'Œsthrénie

d'Anne-Sylvie Salzman

« Il me fallait faire en sorte que les interlocuteurs
fussent assez distincts pour être deux
et assez semblables pour n'être qu'un. »

J.L. Borges, *Le livre de sable*.

